

toute ma reconnaissance de ses bienfaits : plusieurs bonnes âmes fournissaient avec abondance à tous mes besoins.

J'ai quitté Sursée pour aller en Italie, en passant par Lucerne, Altorf, le pont du Diable, le Saint-Gothard que j'ai traversé par un chemin couvert de neige. J'eus ensuite beaucoup à souffrir du sbire qui m'accompagna, de Pavie à Belgiojoso.

Je traversai le Pô pour aller à Saint-Jean de Castel, où je pris une chaise de poste pour me rendre à Plaisance, ce qui surprit le maître de poste, car, voyant ma tournure en guenille, il ne croyait pas ma bourse assez fournie pour cette dépense; je demeurai trois semaines logé à l'hospice de Bologne, avec grand nombre de prêtres français émigrés qui y étaient arrivés avant moi. Je fis demander au Gouvernement la permission de me rendre à Naples, par la route de Rome, mais ne pouvant l'obtenir, je pris celle de Livourne par Florence. Je m'embarquai à Livourne et me rendis à l'isle d'Elbe. De Porto-Ferrajo j'allai passer huit jours à Porto-Longone, où le gouverneur nommé Odea m'invita à dîner et m'envoya au bâtiment deux bouteilles de bon vin blanc du pays. En quittant Porto-Longone, nous fûmes assaillis d'une tempête qui nous a jetés sur les côtes de Palerme, d'où nous sommes entrés, le 3 juin 1793, par le golfe, dans la belle ville de Naples.

Je me rendis à la maison de commerce à laquelle j'étais adressé par celle de Lyon, sous la raison de Burlat et fils, avec laquelle elle était associée. On m'y envoie pour en soigner les intérêts, parce qu'on espérait que ma qualité de prêtre émigré serait un titre pour que le Gouvernement me laissât tranquille. J'y ai séjourné six ans, pendant lesquels j'ai eu le temps d'en connaître la position, les mœurs et les